

**Émile Augier:
Théodore
Barrière; Anicet
Bourgeois**

Eugène de Mirecourt

LIREGRATUITEMENT.COM

**Émile Augier:
Théodore Barrière;
Anicet Bourgeois**

Eugène de Mirecourt

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Émile Augier: Théodore Barrière; Anicet Bourgeois

Cet écrivain est un de ceux que nous avons suivi le plus assidûment dans la carrière.

Les débuts de M. Emile Augier — disons-le très-haut — nous avaient donné quelque espérance de voir enfin parmi nous une plume consciencieuse, une âme honnête sortir de l'immoralité systématique et du paradoxe flagrant.

6 * AUGIRR.

Notre illusion n'a pas été longue.

M. Emile Augier n'a pas tenu ce qu'il promettait. Ce héros du prix Montyon s'est écarté brusquement de sa tâche loyale et décente, pour donner tout à coup le» main» à l'œuvre ténébreuse que la perversité du siècle cherche à accomplir.

L'auteur du Fils de Giboyer naquit à Valence, département de la Drôme, le 17 septembre 1820.

Son père, M. Victor Augier, avocat de mérite, épousa la fille de Pigault-Lebrun littérateur du premier empire, connu par ses romans immoraux et sacrilèges.

En 1826, la famille s'établit à Paris, où M. Augier venait d'acheter une charge à la cour de cassation.

Pigault-Lebrun vivait encore. Il avait soixante-quatorze ans,

Quelquefois le dimanche, ce vieil excommunié * allait visiter son petit-fiU, qu'on avait rais trèa-jeune m pension,

Ii montrait A l'enfant des jouet», des sucreries, excitait ses déâirs, provoquait sa gourmandise, et ne vidait ses poches qu'après avoir fait répéter an petit malheureux toute» sortes de blasphèmes contre la religion et contre les prêtre».

L'auteur de Monsieur Botte avait tout un pian d'éducation de ce genre, destiné à former l'esprit et le cœur de l'enfance,

Nous garantissons ce fait inouï, car noufe le tenons de personnes honorables et entièrement dignes de foi.

Par bonheur ce grand père un peu trop... original (il faut se modérer dans

1. Ses roroaqs furent condamnés à Rome d'une manière toute spéciale , et plusieurs l'oDt été e France par l'autorité civile.

l'emploi des épitbètes) n'eut pas le loisir d'appliquer longtemps son système. 11 alla porter ses œuvres aux pieds de l'Eternel, et put définitivement savoir quelle était la valeur théologique de VEnfant du carnaval et de Mon oncle Thomas.

Vers 1840, M. Emile Àugier écrivait à un de nos comédiens célèbres une lettre devenue précieuse, et qui est tombée, je ne sais comment, entre les mains d'un amateur d'autographes. L'académicien futur demandait, dans le style le plus numble, qu'on daignât lire le manuscrit d'une de ses premières pièces, et la lettre se termine par ces mots :

« Je n'ai d'autre titre à faire valoir près de vous que celui d'être le petit-fils de Pigault-Lebrun. »

Si cela pouvait être une recommandation aux yeux de l'illustre artiste, qu'un

sentiment de discrétion m'empêche de nommer, je l'ignore; en tout cas, ce n'en est pas une pour les hommes religieux, que M. Emile Àugier devait si grièvement insqlter plus tard.

« Examiné comme écrivain, dit la Biographie universelle, Pigault-Lebrun, au point de vue moral, ne saurait esquiver un blâme immense. Il a subi, objecterat-on , Faction d'un siècle perversi ; mais d'abord c'est déjà un acte gravement répréhensible que de servir selon son goût un public corrompu ; ne fût-ce qu'à ce titre, il mérite à bon droit une censure sévère. Ses tableaux, ses récits ont certainement popularisé les mœurs faciles, l'amour effréné du ptaisir, les désordres précoces, qui bientôt étioient, énervent, non seulement l'individu, mais encore les nations, et qui, par la voix du sensualisme que divinise Pigault, amènent les masses

40 APOKIU

à la bassesse, k l'hypocrisie à l'esprit d'intrigue, à l'ambition sans frein et à la cupidité, Nom ne balançons donc jm à mettre ce romancier an nombre des auteurs les plus funestes qui aient jamais encouragé, secondé et développé par leurs écrits les tendances perverses du publi. ?>

Emile acheva ses classes en élève studieux.

On le destinait à exercer la profession d'avocat ; mais il avait pour la littérature une passion irrésistible, contre laquelle vinrent échouer toutes les remontrances de la famille.

Un de ses jeunes compatriotes, Nogent- Saint-Laurens, fut son collaborateur pour une première pièce en cinq actes, intitulée la Conquête de Naples par Charles VIII. Le directeur de l'Ambigu-Comique, M. Dutertre, ne jugea pas con-

4VoWU 41

wnabte de recevoir l'œuvre du nos amis, et U barreau parisien doit un avocat célèbre à ce désappointement littéraire.

Plus tenace que son camarade, Emile continua d'écrire pour le théâtre,

Les sociétaires de la Comédie française virent bientôt un jeune bornai* de vingt-trois ans frapper aux portes du comité de lecture.

Surpris de tant de jeunesse unie à tant d'audace, ils refusèrent la Ciguë, et Dieu sait quelle avalanche d'imprécations et d'injures tomba sur eux du sommet des journaux, lorsque la pièce, portée à l'Odéon, y obtint un si magnifique succès!

Messieurs les critiques oubliaient une simple particularité.

En passant sur la rive gauche^ la Ciguë avait subi des transformations heureuses.

M, Louis Monrose, comédien très-aimé à

12 AUGIBR.

l'Odéon, et qui possédait parfaitement son public, était de l'avis des sociétaires de la rue Richelieu: il jugeait la pièce incomplète.

— Tout cela, dit-il à l'auteur, pêche par la base et n'a pas de dénouement convenable. Croyez-moi, faites deux actes. •

Dirigé par les conseils et la bienveillance active du comédien, M. Emile Àugier put donner à son œuvre cette brillante contrepartie, à laquelle trèsévidemment est dû le succès.

Voilà ce qui explique toutes les sottises que débitent parfois certains journalistes mal informés.

Aujourd'hui, la Ciguë n'est plus boiteuse.

Grâce à M. Louis Monrose, elle a pu revenir, sur deux excellentes jambes,

prendre place au répertoire du premier de nos théâtres.

Cette comédie, où Ton drape les roués modernes sous le manteau des roués antiques, fit du premier coup la réputation de son auteur. Emile Àugier devint avec Ponsard un des chefs de l'école du bon sens, école qui se donnait mission de refréner les excès du ronaaniUme, et qui ' se mpntrait — soit dit en passant — quelque peu pédante.

Nous ne chercherons pas querelle à M. Augier pour avoir, en tête delà Ciguë, et juste au moment où il se posait en poète moraliste, essayé de réhabiliter dans une préface la mémoire de son aïeul : les sentiments de famille et les affections naturelles ont parfaitement le droit d'être illogiques.

Le jeune auteur avait conquis ses grandes entrées à la Comédie française.

14 AtfOttfe.

Il y donna trois acte* éti 18*5, sotis ce titre : Un homme de bien.

Mais ott trouva que ce prêtre de l'école do bon sens manquait à l'exercice de m foi, cultivait l'étrange, se frottait atl paradoxe et trébuchait ça et là dans quelques ornières romantique».

Un peu découragé de la froideur qui 'accueillait sa seconde pièce, Emile bouda le public pendant plusieurs années.

Le triomphe de VAwnUHèfë, ett 1848, lui rendit sa belle humeur , et l'année suivante II donna cette fameuse Qabrtellë, en cinq actes et en vers, où les principes de vertu, les saintes affections, le respect du lien conjugal, les joies paisibles du foyer domestique sont prêches sur tous les tons et avec toutes les rimes.

Le poète s'appliquait principalement à caresser la bourgeoisie, plus habituée de nos jours à la critique qu'à l'éloge.

AtffliifiÎL 15

Elle lui aut gré de cette prévenance inattendue et le paya généreusement eu bravo.

Une couronne académique et le prix Montyon achevèrent de récompenser l'heureux flatteur des bourgeois.

De 1850 i 1855, M. Àugier gratifia la scène de quatre nouvelle» œuvres; te Joueur de flûte, reproduction mal déguisée de la Ciguë; un grand drame intitulé Diane, d'une conception médiocre, et que le jeu même de mademoiselle Rachel ne put soutenir ; la Pierre de touche ^ étude de premier ordre, où le talent de Jules Sandeau vint en aide au talent fatigué de son collaborateur, et efçfin la comédie de Phiiiibelrtei à laquelle M* Monigny s'en»»

pressa d'ouvrir les portée du Gymnase*

À cette époque les applaudissements ac* cordés aux pièces de genre de M. Àleiat-

16 AUGIKB.

dre Dumas fils empêchaient M. Augier de dormir.

Il essaya par son Mariage d'Olympe de faire oublier au théâtre du Vaudeville le succès de la Dame aux Camélias, mais ce fut une tentative malheureuse. Il eut plus de chance au Gymnase et obtint, avec le Gendre de M. Poirier, un véritable triomphe. Il est vrai que, pour cette pièce, il avait encore été soutenu par la collaboration de Jules Sandeau. .

A dater de cette époque, on ne voit plus guère M. Augier travailler seul.

Ceinture dorée, les Lionnes pauvres.

Un beau mariage, la Chasse en roman et V Habit vert revendiquent la demi-paternité d'Edouard Foussier, de Jules Sandeau et d'Alfred de Musset. La Jeunesse > représentée à l'Odéon, est une copie maladroite de la pièce de M. Ponsard qui a pour titre V Honneur et l'Argent.

ÀUGÏBH. 17

Inquiet du vide qui s'opérait dans son imagination, M. Àugier recourut aux pièces d'actualité, comme seules capables de galvaniser sa gloire défaillante.

Les Effrontés, premier essai du genre, obtinrent assez de réussite pour l'enkardir et le décider à pousser jusqu'au scandale une seconde tentative.

Familier des salons d'un prince allié à Victor-Emmanuel, et trouvant là fort peu de sympathie aux intérêts de Rome, Emile évoqua Poinbre de son grand-père pour écrire sous soii inspiration le Fils de Giboyer, entassé toutes les plaisanteries bêtes, tous les dénigrements, tous les persiflages auxquels se livrent depuis un siècle les ennemis de l'Eglise, en fit un bloc d'opprobre et le lança contre la catholicité*

La masse ignoble retomba tout droit sur la tête de l'auteur.

19 AUGlfîEU

Il fui aussi écrasé par cette pièce que l'avait été M. About après la publkatioÉD desonjcoupablejiyredeja Question romaine. »:.,'■
» '>

Si, parmi les nombreuse? absurdité* êé ce siècle, il reste un monument de fotip imprudente et de mauvaise, foi. sy^ématjff-
jue, IJniiteAugier: j)eqt se s flatter d'çi^ être l'architecte» . >

On pa»donnaft à M; Àugier son aïeul, parce qoe le petit-flls semblait suivre une 1 route diamétralement opposée a celte du grand-père, dont les romans impies et] orduriers wt infesté Ja France, ,. ; .

La Ciguë, pierre fondamentale de la' réputation du jeune auteur, «al •uneeeuvté délicate et •charriante, qui à remid subitement en vogue la comédie de mœurs «d • vers, exilée du théâtre par L'invasion du romantisme. . »•-•■ **

ÀSG1BH* 19

:- L'hommede bien et V Aventurière sent deux pièces très-morales.

Gabrielle, couronnée par l'Académie, est la fille honnête et sage des sentiments de l'émail que j'ai canna à cette époque, i •

Je ne puis croire que le' cynîstie abject, que l'impîété sale et immonde qui ont dicté F Enfant du Carnaval, là Folie espagnole et tant d'autres abominables livres, aient pu tenter* un seul instant, comme gloire et comme renommée, le petit-fils de Pigault-Lebrua.

M. Emile Augier a le caractère loyal et l'âmq honnête.

Il ne sommeillait pas hypocritement sur les fleurs de Immorale et de la décence pour se réveiller plus tard dans les broussailles démocratiques et dans le borbier du sarcasme antichrétien.

510 ÀtJGffîB.

J'affirme quMl a reçu de mauvais conseils.

Il a cédé à quelque influence compromettante. La comédie du Fils de Giboy&r ne lui ressemble en aucune aorte, elle n'a ni son esprit ni son style.

Ces cinq actes, joués sur le premier de nos théâtres par les comédiens ordinaires de l'Empereur, sont une insulte A la France, qui n'a pas renoncé jusqu'à ce jour et qui ne renoncera jamais au plus beau de ses titres, celui de Fille aînée de l'Eglise.

Que les populations malsaines et dépravées qui encombrent la capitale applaudissent une pièce de ce genre, c'est tout simple.

Mais la province a voulu a son tour juger Pœuvre.

Il y a là trente et quelques millions de catholiques dont le sentiment a cru devoir

AUGIBH. H

ge manifester. Les huées de Lille et d'Autun, les sifflets de Toulouse et les manifestations peu flatteuses qui ont accueilli la pièce dans un grand nombre d'autres chefs-lieux, doivent donner à réfléchir à M. Augier.

C'est la nation presque tout entière, c'est la majorité de ses compatriotes qu'il n'a pas craint d'outrager de la façon la plus indigne.

Molière, en écrivant son Tartufe, a flétri le vice qui se pare du manteau religieux ; mais il n'a pas accusé d'hypocrisie tous les chrétiens de son siècle. Il n'a bien évidemment présenté que l'exception, tandis que M. Emile Augier a eu l'outrecuidance de donner cette exception comme la règle, et comme la règle absolue.

Tous ses catholiques sont de triples coquins ou de triples sots.

22 Aveu*.

Pas une scène, pas une phrase qui éte-»

blisse la moindre réserve en faveur de la piété franche et de la religion sincère.

Donc M. Augier n'est pas un adversaire loyal.

Il nous a porté des coups florentins, et nous en appelons au jury d'honneur.

Ses autres œuvres dramatiques sont le Post-Scriptum, — les Lions et les Renards et Paul Forestier.

Décidément, ce bizarre auteur n'est qu'un ;écho du Palais-Royal moderne. Il prête sa plume aux idées ultra-radicales et peu catholiques du prince dont il e*t le familier.

La pièce des Lions et les Renards contient de nouvelles et coupables attaques contre nos sentiments et nos [croyances.

Que l'auteur y prenne garde : on ne doit prêter sa plume à personne par fai-

AUGIEJU |3

blesse, par inconséquence, ou par flatterie.

Bien n'était plus* dangereux .sçws, le, pw mier empire,, et cela pourrait biçp nepcrç être toléré longtemps spus lç second., En lisant quelques détails historiques don}

{''ai fait la découverte, M. Augier pourra àcilement s'en convaincre. .

Voici une anecdote que je l'engage a méditer avéb toute l'attention dôit Î est susceptible. "" ' "" "

Pigault-Lebrun "était en Westfihalie, fi la cour dri foi Jérôme, qui PâVaitWonimé son lecteur et son biblioihéfcaite. Il tttenà là, jusqu'en 1811, tme vie sekto fees goûts^ vie de 'plaisirs facile et 1 ê^rgies pèr^ tuelles , — narguant et aidant le prince à narguer Tétiquette en pleme Allemagne.

Or il arriva que Jérftaiese sentit la toI*léitéde prendre àl'ég-tedds&m frère, l'Empereur et Roi > des airs d'indépendance.

Pigault-Lebrun s'avisa4e tenir* le. plume

84 AUttum.

pour Sa Majesté Westphalienne. Il lui fit la minute d'une épttre très-irrévérencieuse, que Jérôme transcrivit de sa main, en réponse à une verte missive de l'Empereur, Dans cette missive le maître disait entre autre choses :

« Mon frère Jérôme-Napoléon, roi de Westpbalie, tout me prouve que mes conseils, mes instructions, mes ordres font à peine de l'impression sur vous. Les affaires vous ennuiant, la représentation vous fatigue. Sachez que l'état de roi est un métier qu'il faut apprendre, et qu'il n'y a pas de souverain sans représentation.

Vous aimez la table, la table vousabrutira.

Faites comme moi, restez A table une demi-heure. Le prince de Paderborn, que je vous ai donné pour aumônier, écrit à mon ministre des cultes que vous ne vous entretenez jamais avec lui d'affaires ecclé-

AuaiXB* 85

«astiques. C'est mal, il faut tous occuper de religion. Vous avez relégué votre chambellan Merfeldt à Hanovre, parce que, lui ayez-vous dit, ses continuelles homélies sur l'étiquette vous fatiguent.

Eh ! comment saurez-vous votre rôle de roi, si personne ne tous l'apprend? Rappelez Merfeldt comme si cela venait de vous. Je fais communiquer à votre ministre Siméon mes ordres ultérieurs ; il vous instruira.

a Napoléon. »

Le roi Jérôme, après avoir lu cette lettre, dit à Pigault-Lebrun :

— Voyons, toi qui es un Protée littéraire, fais-moi le plaisir de répondre. Je copierai sans examen ce que tu auras écrit.

Pigault eut l'imprudence de céder à cette périlleuse invitation*
Voici la lettre

86 AUHHU'

qu'il &rjtvity «i qui fui copiée et envoyée à Céaftr p«- le toi Jérôme : . ■ n

«Mon auguste-frère Napoléon, empe^ reur desFranpai^ j'*i reçu les conseils de* Votre/ iMaj esté & je les » respeétev *Qtiant à> ve\$ ordres, je fc*fc roi*— ; je donne des > ordres et je «n'en» reçois point, Votre Ma^t jestè^ me rçproebe d'airtier la table. J'a»

vOttè que, epmmè je ntatoie pas à mc> repaître d'une w»e lù-méci de gloire, je 1 recherche une nourriture plus Bubstan-^ tielle Je su» g*)tarai«id sans être ponton , ' j c'est tout ce qu'on peut exiger d'un roir Voiis'tae w repraéheu de ne pas aimer la représentation : je ne l'aime pas eu effet, elle m'ennuie, et d'ailleurs elle ne va ni à ma taille ni à mô tournure. Au reste,* j'ai modelé oiaoor sur: lavofoe, je m'ha~ • bille comme voua, que pouvez-vous exiger de plus ? Le prince de Paderborn

me fait bâiller par ses éternelles homélies et ses longues messes. Je dois le i garder,* puisque vous me l'avez donné ; mais rien ne m'oblige , à ro'entretenir» avec lui /d'affaires ecclésiastique*, , auxquelles jet ne:

connais wn, auxquelles jeaeivwjx >irieiV connaître; Je renvoie tourte, vrôreminisr, tre des cultes. Il est virai que j'qi nomiJBB. Merfekh préfet de Bandvre^ptrce qu'il i est meilleur administra-

teur que chambellan agréable. Je n'aime pas ; à employer des étrangers à moi service personnel ; j'ai germanisé les noms de ceux qui en sont chargés* : • • .. < • .. ». i .

((J'Énom Jtf Apowfoiii #

Il est facile de deviner la colère de l'Empereur à la réception de cette lettre , < dont les allusions : blessantes, à ses intentions : des et à sa personne étaient à peine dissimulées, et dont, bientôt l'auteur fut

S8 Avant.

connu, — car il n'y avait point de secret possible dans les soupers fins de ce joyeux royaume de Westphalie, et le maître avait partout sa police.

Rapp, qui allait prendre le gouvernement de Dantzig, fut le ministre de la foudre du Jupiter des Tuileries.

Il surprend Jérôme et Pigault-Lebrun au milieu d'un petit souper, auquel assistait la favorite du jour.

— Sire, dit-il, je suis chargé d'une commission désagréable. Je la tiens de votre frère, que j'ai laissé dans un état d'irritation impossible à décrire.

Le roi Jérôme pâlit.

A peine eût-il la force de dire à Rapp de s'asseoir , et, au lieu de lui offrir un verre de vin, il en prit un lui-même et but une rasade. Pigault-Lebrun, muet,

AtJOÏBR. 19

confus, et devinant de quoi il s'agissait, ne soufflait mot.

Rapptira un papier de sa poche et lot un décret rédigé en ces termes :

OSDftB MANUEL D« L'fMPEEEUR»

« Notre aide de camp, le général Rapp, partira sur le champ pour Cassel.

Il fera venir en sa présence Miiller, com* mandant des husards de Westghalie, et se rendra avec lui chez le roi (Mùller accompagnait effectivement le général). Le roi gardera les arrêts pendant quarante huit heures» Quant à Pigault-Lebrun, auteur de la lettre insolente que nous a écrite notre frère, il sera mis au cachot pendant deux mois, et ensuite envoyé en France sous bonne et sûre escorte. Nous donnons nos pleins pouvoirs au général Rapp pour qu'il requière la force publi-

3t ACGIBR.

que, daiw le cas où par un excès d'aveuglement) en s'opposerait A l'etécntion de nos ordres.

» « Napoléon.))

Si M". Àugier met en doute la vérité de cette curieuse histoire, il peut ouvrir le tome LÎXVïi de la Biographie universelbe^y où il la trouvera racontée, presque ' dans les mêmes termes, par son grandpère lui-même, écrivant à son ami Real.'

Napoléon I" n'était pas homme à per-*' mettre* qu'un membre de sa famille, même le plus puissant et lé plus voisin du • trône impérial, se permît d'exprimer aussi cavalièrement un avis contraire au sien, ' surtout quand il s'agissait de religion.

Il avait rendu à la France catholique ses temples et ses autels.

f. Première édition (1845), page 189 et suivantes.

ÀQfilBB; 31

Sa Ma jesté WestpJhalieniie trouvent teç affaires- ecclésiastiques eqnuyeo6e& et les messes trop longues, l'Empereur; juge* convenable^ de* la mettre aux arrêts, et P Allemagne émerveillée vit traiter un roi comme un simple lieutenant rebelle a, la discipline.

Pour ce qui est de Pigmil^LefcrHô, dqnt Napoléon n'aimait pa^ les- œuvres scandaleuses, il fi t.. se* d#ux mois de cachot d'abord ; fwjis* comme . Jérôme demandait, à le cpnservr, son frère accéda, à cette requête^ è la ; «oacjitiçn que le coupable subirait trente JQuradQ plue.de cçurçarç çhwq, r- W qui fut. exécuté en toute rigueur, « .. .

Sa lettre valait cela» 5

Et les pièces du petit-fils mériteraient, selon nous, quelque chose d'analogue.

On ferait bien de revenir de temps à

AV«BR

autre aux anciennes mœurs et d'appliquer les anciens usages. Le second empire, dans cette salubre imitation du premier, trouverait plus d'applaudissements qu'il ne semble le croire.

« Du moins conviendra-t-on que le petitfils de Pigault, 'mettant sa plume au service de n'importe qui pour tourner le catholi-

cisme en ridicule, manque de l'autorité voulue pour exciter la confiance en haut, comme pour l'obtenir en bas.

Le 28 janvier 1858, on installa l'auteur de la Ciguë dans le fauteuil académique de M. de Salvandy, et, le 19 juin suivant, on lui donna la rosette d'officier de la Légion d'honneur. Il avait reçu en 1850 la croix de chevalier.

M. Augier, certes, est loin d'être un écrivain de premier ordre.

Son style n'a pas la simplicité classique

et tombe à plat toutes les fois qu'il veut aborder les hardiesses et les originalités de la nouvelle école.

Il n'est pas dépourvu d'esprit, mais c'est un esprit salis délicatesse.

Il a de la verve, mais c'est une verve brutale.

Bref, il ressemble, en littérature, à ces femmes à demi-piquantes dans leur laideur, dont les séductions anormales s'expriment par un mot pittoresque et dont leurs admirateurs disent :

« Elles ont du chien ! »

1' 1 xN

Après Alexandre Dumas fils et Emile Augier, l'auteur des Filles de marbre vient en ligne directe dans l'heureuse exploitation des types modernes au théâtre.

Les premières études de M. Barrière et ses premiers travaux n'annonçaient pas qu'il pût devenir écrivain, car il était simple graveur-géographe.

Il resta pendant dix ans attaché au

Dépôt de la guerre et de la marine, pour y confectionner des cartes topographiques et hydrographiques.

La salle Beaumarchais, où il allait quelquefois passer les heures libres de la soirée, accueillait une foule de jeunes dramaturges sans expérience et de vaudevillistes plus que médiocres dans leurs débuts. Voyant représenter ces œuvres naïves, Théodore pensa tout naturellement, — sans pécher par orgueil, — qu'il pouvait faire mieux, et comme ses travaux de gravure lui laissaient quelques loisirs, il les employa à composer un premier vaudeville intitulé Rosière et nourrice.

Cette pièce obtint un succès de gatté folle, et presque aussitôt le Palais-Royal la disputa au boulevard Saint-Antoine.

Du premier coup la carrière fut toute grande ouverte au jeune débutant.

Il entra à peine dans sa vingtième année.

Plusieurs de nos rois de coulisses lui firent galamment des avances. Une série de collaborations fécondes s'organisa, et, depuis vingt ans, M. Barrière travaille pour la scène, avec une activité fébrile, sans user sa chance heureuse.

Son nom, devant le public, est évidemment plus en relief que celui de ses associés.

À quoi cela tieqt-U ? — à une plus grande part de travail, disent les uns, — à beaucoup d'habileté, insinuent les autres.

Toujours est-il que, sur une soixantaine de pièces qui constituent maintenant son répertoire, M. Barrière n'en a signé seul

qu'un très petit nombre.

Lambert Thiboust a été son collaborateur pour les Filles de marbre, pour urne Femme dans une fontaine, etc.

Il a donné avec Adrien Decourcelle :

les Douze travaux d'Hercule, — Un Vilain monsieur, — les Portraits, — la Petite cousine, — un Monsieur qui suit les femmes, — F Enseignement mutuel, — English exhibition, — un Roi de la mode, — Tambour battant,

— la Tête de Martin, — une Vengeance,

— les Femmes de Gavarni, — Monsieur mon fils, etc.; avec Michel Carré: un Duel chez Ninon, — Laurence, — et La plus belle nuit de la vie ; avec Henri Murger, la Vie de Bohème; avec Marc Fournier, Manon Lescaut, et avec Jules Lorin Quand on veut tuer son chien et le Piano de Berthe.

Une des plus belles œuvres de Balzac, le Lys dans la Vallée, a fourni à M. Barrière un sujet de pièce, qu'il traita pour

la Comédie française avec Amédée de Beauplan.

MM. Poujol, Maurice Saint-Aguet, Duval, Clairville, Bayard, Henri de Kock, Anicet Bourgeois, Antoine Fauchery, Edouard Plouvier et madame Régnauld de Prébois réclament la moitié des drames ou comédies-vaudevilles dont les titres suivent : Jecmne de Naples, — les Trois femmes y — le Seigneur des Broussailles, — les Chroniques bretonnes, — Quand on attend sa belle, — la Vie en rose, — la Vie d'une comédienne, — Calino, — l'Outrage, — et Une Pécheresse.

Deux grands drames, VAn mort et la Boissière appartiennent à demi à M. Jaime fils.

Les Faux bonshommes, les Fausses bonnes femmes et l'Héritage de M. Plumet portent sur l'affiche, à côté du nom

4^ BABHIÉBH.

de M. Barrière, celui de M. Ernest Ca-

pendu. Le Papa du prix cPhormeur, au Palais-Royal , g été fait en collaboration avec Eugène Labiche, et le drame du Sacrilège, k ^Ambigu, appartient pour moitié à Won Beauvaljet,

Bref, notre ancien graveur-géographe n'a signé seul que les pièces suivantes :

Midi à qmtorze heures, — les Bâtons dans les roues,— les Parisiens,— le Feu au couvent, — Deuas chiens de faïence, — Théodoros et le Crime de Fçverne.

Ce ne sont pas les plus éclatantes comme réussite.

Nous consignons le fait, uniquement pour donner la preuve que le mariage, en littérature, a parfois d'heureux résultats.

FIN

ANIGET BOURGEOIS

ANIGET BOURGEOIS

L'écrivain de théâtre qui, sur Péchelle de la fécondité dramatique, se place immédiatement après Scribe et Dennery, est, sans conteste, Ànicet Bourgeois.

Né, le 5 décembre 1806, de parents dont la fortune était restreinte, il ne reçut que l'éducation très- imparfaite des écoles primaires de l'Empire, et compléta lui-même plus tard cette éducation tant bien que mal.

À l'âge de quinze ans il entra chez un avoué comme cinquième clerc, et gagna l'affection des autres jeunes gens occupés à l'étude, par la vivacité de son esprit et par sa bonne humeur immuable.

Il voyait trois d'entre eux griffonner de temps à autre, et comme en cachette, sur certaines feuilles volantes.

Ces feuilles disparaissaient, à l'approche du patron, plus vite que les muscades sous la main de l'escamoteur, et reparaissaient lorsqu'il n'y avait plus danger de surprise. Toutes ces évolutions mystérieuses de paperasses, répétées à chaque instant du jour, éveillaient la curiosité du nouveau venu.

— Tu es bon enfant, lui dirent ses camarades; nous t'en croyons incapable de nous trahir. Donc on peut te confier le secret. Cette boutique de procédure nous

BOURGOIS. 47

assomme* et nous travaillons polir le théâtre, afin de sortir d'ici le plus tôt possible*

Il d'en fallut pas davantage pour décider de la vocation d'Ànicet.

Ces trois Vaudevillistes et leur herbe étaient tout simplement MM. Gustave de Wally, Léon Pillét et Àtyhotise Royer. Ils pre* tèrent les œuvres de Guibert de Pixérécourt au jeune enthousiaste* qui voulait marcher sur leurs traces et déclarait avoir un amour tout particulier pour le mélodrame»

Anicet passa les nuits à dévorer CœUna^ ou VEnfimt du mystère^ la Femme à deux mariS) le Chien de Mont ar gis s le Monastère abandonné et la Tête de mort. Ces lectures lui échauffèrent si bien l'imagination, qu'il commença presque aussitôt lui-même l'exercice des

feuilles volantes, et termina, dans l'espace de quelques mois, une pièce terrible, semée d'assassinats et d'empoisonnements.

Elle s'intitulait : Gustave^ ou le Napolitain.

Ses amis tombèrent des nues quand il vint leur apprendre que ce mélodrame plein de noirceur était reçu à la Gaîté.

C'était miraculeux.

Le dernier venu dépassait tous les autres; le plus novice dans ce métier difficile avait conquis la première palme.

Ânicet quitta l'étude, le front haut, le regard vainqueur.

Il devenait un personnage, et ne tarda pas à collaborer sur toute la ligne avec les mélodramaturges les plus en vogue de l'époque. Ce fut ainsi qu'il se lia tout d'abord avec le fameux Victor Ducange, un des fournisseurs en titre du boulevard.

Un firent représenter ensemble Sept h&u^êSi ou Charlotte Corday, 1\$ Couvera de Tonnington et un Macbeth inqualifiable, où le fantaitfque et le terrible «ont portés au delà de toute* les borne**

A cette heureuse époque, on appelait un pareil sans gêne imitation libre de Shakespeare.

Lorsque la révolution de 1830 éclata, le jeune auteur, à peine âgé de vingt-trois ' ans, était maître h pour ainsi dire, de toutes les avenues du théâtre. Nos ledteurs con«temporains vont reconnaître dans son bagage dramatique les pièces tapageuses, larmoyantes ou sinistres qui ont défilé sous leurs yeux pendant une période de vingt années : Napoléon, — 1\$ Ormadier de Vile d'Elbe, — les Chouans, ou Cifbknte et Quiberon, — Robespierre, ou le 9 Thermidor f — Périmi-Levlero, —

6o BOoBGEOI8.

Héloïse et Abeilard, — Atar-Gull, — V Impératrice et la Juive, — Karl, ou le Châtiment y — Latude, — la Nonne sanglante, — Marie Rémond, — Nabuchodonosor, — le Porte feuille 9 — Gaspard-Hauser, — Jeanne Hachette, — la Dame de Saint-Tropez, — Madeleine, — Notre-Dame des Anges, — les Sept péchés capitaux, — la Vie d'wne comédienne, — le Médecin des enfants, — V Aveugle, — le Fou pwr amour, — les Fugitifs, — le Bossu, — les Deux sourds, etc.

Nous en passons, et des meilleures.

Tous ces succès, qui enrichirent vingt directions, couraient sur un fil électrique d'une extrémité à l'autre du boulevard du Crime,.

Tiré du roman de Paul Fôval

Tantôt c'était la Gaîté qui agrippait le sac d'or.

Puis la Porte-Saint-Martin parvenait à le saisir et l'enfermait dans ses coffres, jusqu'au moment où le Cirque et l'Ambigu détournaient le Pactole à leur tour et le faisaient couler à flots dans leur caisse.

Les pièces qu'Ànicet Bourgeois a écrites seul sont la Pauvre fille, — Stella, — les Maréchaux de F Empire, — Djenjis Khan, ou la Conquête de la Chine, — et la Vénitienne, son œuvre la plus remarquable et la plus littéraire.

Pour toutes les autres, MM. Francis Cornu, Lockroy, Pixérécourt, Albert, Maillan, Dennery, Barrière, Ferdinand Dugué et Michel Masson furent associés à son travail.

En temps et lieu, nous rendrons à chacun ce qui lui est dû.

5fl * BotruoEoig.

Cependant nous devons dire que le collaborateur privilégié d'Ànicet Bourgeois fut, dans ces dernières années surtout! M. Michel Masson.

Outre le drame à'Atar»Qull % que nous avons déjà cité, on doit à leur plume fraternellement unie : Matoeau, ou les Enfants de la République > — les Orphelins du pont Notre-Dame* — Piquillo AI* liagû t , — Marianne^ — le Muet,-* Marthe et Marie > ~ la Dame de la Halle, — le Penduy etc.

Il ne faut pas s'imaginer, du resté, en voyant cette multitude incroyable de mélodrames, formant ensemble plus de deux cent

cinquante actes ou tableaux, que M. Anicet Bourgeois n'arrive à broyer que des couleurs sombres.

1. Scribe les autorisa à puiser cette pièce dans le roman qu'il publiait au Siècle.

BoUEG1oW. 18

C'est aq contraire un des traits caractéristiques de son talent de se prêter tout à la fois aux larmes et au rire, au terrible et au grotesque.

Il est un des auteurs de ces désopilantes Pilules du Diable, qui amusent et continueront d'amuser longtemps enoore les enfants de tout âge.

Nous en avons connu de quatre-vingts ans qui préfèrent cette féerie aux chefsd'œuvre de M. Ponsard.

Aujourd'hui les Pilules du Diable comptent à peu près un millier de représentations.

Mais ce n'est pas tout.

Grand nombre de Vaudevilles, et des plus joyeux, Mathieu laensberg % — Père et parrain, — Pourquoi? — Pw4 m* nuit, ~ la Première rwfe, — le Chevalier d'Essonne, — la Joie de la w<w-

son, — le Fils de M. Godard, — la Vie en partie double, — le Premier coup de canif, — les Petites lâchetés, — la Savonnette impériale, — la Fiole de Car* gliostro, — Pascal et Chambord, — V Avare en gants jaunes, — les Trois épiciers, — le Maître d'Ecole, — la Petite Fadette, — V Ecole des Arthur, etc., ont valu à M. Anicet Bourgeois une moitié des applaudissements et des droits d'auteur.

MM. Vanderburch, Ancelot, Lockroy, Adrien Decourcelle, Brisebarre, Dumanoir, Eugène Labriche et Lafont revendiquent la seconde moitié.

Le mérite incontestable et vraiment supérieur d' Anicet Bourgeois est une habileté de charpente, — pour me servir ici de l'expression technique, — avec laquelle pas un de ses confrères n'a la prétention de lutter.

BOTTRGEOIS. 55

Scribe lui-même n'approchait pas à beaucoup près, sous ce rapport, de la force universellement reconnue du père de la Vénitienne.

En un clin d'oeil Anicet campe une pièce sur sa base, pose les traverses de chaque acte, les dresse solidement et d'aplomb l'un sur l'autre, taille les péripéties en plein madrier, puis recouvre le tout des chevrons arrondis du dénoûment.

Tout est parfait, rien ne bronche.

Un homme surtout apprécia cette habilité et en usa largement.

C'est Alexandre Dumas.

Parmi les pièces nombreuses que celui-ci a signées et qu'il n'a pas faites, nous devons signaler Angèle et Térésa.

Le grand pirate littéraire a eu beau les baptiser sous son nom : la notoriété pu-

M tOVMttlf.

bliqot veut bien Tétat civil, et noui rectifions l'acte de naiiw-nee, en les rendent à leur père légitime, Àaieet Bourgeois.

Fltf

EX VENTE

1" SérU.

Jules Favre. — Victor Hugo. — Berryer. — Le Père Félix. — Balian. — Chateaubriand. — Odilon Barrot. — Villemessant. — Dumas père.

— Le bibliophile Jacob (Paul Lacroix). — Auber. — Ottenbach. — Rosa Bonheur. — Emile de Girardin. — Mgr Dupanloup. — Rose Chéri. — Bouffé. — Timothée Trimm. — Gérard de Nerval. — Eugène Guinot. — Gavami. — Théophile Gautier. — Grémieux. — Garibaldi. — Sainte-Beuve. — Paul de Kock. T — Jules Janin. — Barbes. — Lacordaire. — Guizot. — Lamartine.

— Béranger. — Lamennais. — Charles Monselet. — Ponsard. — Augustine et Madeleine

Broban. — Cavour. — L'Impératrice Eugénie.

— Bismarck. — Ingres. — Alphonse Karr. — Mazzini. — Ganrobert. — François Arago. — Armand Marrast. — Havin. — Méry. — Victor Cousin. — M n * Arnould Plessy. — filie BertheU-Etienne Arago. — Araal. — Adolphe Adam.

— Gormenin. — Méllngne.

*• SérU.

Pie IX. — Louis Veuillot. — Mérimée. • George Sand. — Henry Monnier. — Félicien David. — Alfred de Musset. — Pierre Leroux.

— Scribe. — Ricord. — Tbiers^— Raspail. — Rocbefort.— Edmond About-Carnot-Ghangarnier.

— Villemain.— Beauvallet. — Michelet.— Dupin. Henri Murger. — Gustave Planche. — Montalembert. — Falloux. — Dumas fils. — Déjazet.

— Racbel. — Le Père Hyacinthe. — Clairville- Eugène Labiche. — Frederick Lemaître. — Ledru-Rollin. — Blanqui. — Louise Goulet. — Gamier-Fagès-Le Père Enfantin.-Gabet. — Le baron Taylor. — Saint-Marc ûirardin. — Napoléon III. —Le prince Napoléon. — Mirés. — Emile Deschamps. — Arsène Houssaye.— Pierre Dupont. — Cbampfleury-Courbet. —Emile Augier. — Théodore Barrière. — Anicet Bourgeois. — Paul de Gassagnac, — Emile Olivier, etc., etc.

BIOGRAPHIES NOUVELLES

Qui doivent être publiées

Buloi.

Roger de Beauvoir.

M. rt M me Aocelot.

Camille Douoet.

/!«♦ (de la Comédie U <H françois.)

Brassant.

Flocon.

Tnxile Delort.

L'abbé Châtel.

V* 6 d'Arlincourt, Laçhaud, Louis Figuier.

Ponson du Terrall.

Gaboriau.

Legouvé.

Renan.

Edouard Pailleroo.

Pongervlle.

Captôgu*.

Florentine Octave Féré, Chaix d'Ert-Auge.

Jules de Saint-Félix.

Julia Grwi.

Bancel, #

Ernest Feydeau.

Granier de Cassagnac.

Clément DtiVerûoig. Jules Simon.

BanceL Picard*

Slraudîn. Marc-Fourtiier,

Taine. Charles Dealys.

Gambette. Morny, etc, etc.

Il paraît régulièrement deux> Biographies par semaine

PRIX DU VOLUME : 50 CENT, Par la poste : 60 cent.

On trouve les Contemporains de M. Eugène de Mirecourt chez tous les libraires de France et de l'étranger.

PAR SOUSCRIPTION

Les personnes qui, pour recevoir vingt biographies au choix , enverront un mandat de dix francs sur la poste, auront droit à l'envoi direct, et franco.

Celles qui s'abonneront à la première série de cinquante volumes , ou qui prendront quarante Biographies au choix dans la Collection , auront droit à recevoir comme Prime et Franco, la première livraison du FLAMBEAU, système d'éclairage politique et littéraire, annoncé en tête de ce Catalogue. — (Envoyer les mandats au Directeur de la Librairie des Contemporains, 13, rue de Tournon.)

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/mileaugierthodoomiregoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.